

lontiers son cercle d'admirateurs contre les amusements de sa poupée."

Nous assistions, quelques années plus tard, à un concert qu'elle donnait au *Mechanic's Hall*, avec son père et un chanteur anglais dont le nom nous échappe. A trois qu'ils étaient, ils avaient à remplir tout le programme qui, grâce au triple talent de la jeune virtuose, était encore assez varié.

Emma Lajeunesse avait joué plusieurs morceaux de piano et un morceau de harpe. Elle avait en outre chanté, en s'accompagnant de sa harpe, le *Salut à la France* de *La Fille du Régiment*.

Nous nous rappelons que ce morceau fut accueilli avec beaucoup de faveur. Mais on était encore loin, alors, de deviner, sous la timide jeune fille, l'éminente cantatrice d'aujourd'hui. Le 12 septembre 1862, la jeune artiste se faisait encore entendre au même endroit, aidée, cette fois, de sa jeune sœur Cornélie. Le concert était sous le patronage de sir Fenwick Williams et de son état-major, du lieutenant-colonel Coursol et du maire de Montréal, l'honorable C.-S. Rodier. Emma Lajeunesse y remporta un véritable triomphe. Les applaudissements les plus vifs l'accueillirent chaque fois qu'elle parut sur l'estrade; mais l'enthousiasme fut réel lorsqu'elle exécuta, à première vue et d'une manière tout à fait remarquable, les *Murmures Folles* de Gottschalk. Nous ne pouvons résister au désir de citer ici quelques lignes d'un article écrit à ce sujet par M. A.-N. Montpetit. On verra que les prévisions de l'écrivain se sont réalisées :

"..... Nous pourrions constater les progrès passés de la jeune artiste et nous prendrions un point de départ pour juger de ses progrès à venir. Car si elle se rend à Paris, ce n'est que pour arriver à une plus grande perfection dans son art. Elle nous reviendra quelque jour avec un nom célèbre, nous avons du moins raison de l'espérer. Nous souhaitons du succès à notre jeune compatriote, parce que sa gloire sera la nôtre, parce qu'elle mérite de voir couronner ses longs travaux, et surtout parce qu'elle a une dette de reconnaissance à payer à son père, homme de sacrifices qui depuis quatorze ans, surveille avec la plus grande sollicitude l'éducation de ce beau talent."

En dehors de son talent de chanteuse, on entrevoyait en elle une pianiste de renom; et lorsqu'elle réduisit pour le piano toute la partition de la grande cantate composée en l'honneur du prince de Galles, par le regretté Sabatier, ce pianiste éminent fit lui-même le plus grand éloge du talent de la jeune fille, et lui prédit un brillant avenir.

Sabatier ne s'est pas trompé; seulement la jeune artiste a changé d'instrument.

Le public de Montréal avait eu plusieurs fois l'occasion d'entendre Emma Lajeunesse et d'applaudir à ses succès, lorsque, en 1862, elle entra au couvent du Sacré-Cœur, au Sault-au-Récollet, pour continuer son éducation littéraire, quelque peu négligée jusqu'alors. La musique, toutefois, ne devait pas être reléguée au second plan.

Emma Lajeunesse était déjà, à cette époque, d'une force remarquable sur le piano. Elle commençait maintenant à comprendre la portée de ses travaux, et elle s'appliquait à l'étude de son instrument avec autant de zèle que d'intelligence. Elle se livrait même au travail de la composition, et ses compagnes se rappellent encore certaines "Variations" sur le *Home, sweet home*, que leurs jeunes imaginations mettaient bien au-dessus de celle de l'immortel Thalberg.

M. Lajeunesse était un des professeurs de la maison. Il partageait cette tâche avec M. Gustave Smith, un de nos musiciens les plus érudits.

Il nourrissait dès lors le projet de passer en Europe avec sa fille, pour lui faire entendre les œuvres des maîtres et la mettre sous la direction d'un professeur de renom. Il avait même été question, à Montréal, d'une souscription organisée dans le but de subvenir aux frais de voyage et d'études de la jeune musicienne sur le continent européen. On considérait la chose au point de vue de l'honneur national. Nous ne saurions trop dire pourquoi ce projet n'a pas eu de suite. Il nous semble, cependant, que ceux qui l'avaient formé n'étaient pas dans le tort; l'événement, du moins, leur a donné raison.

Quoiqu'il en soit, et comme dans toutes les choses humaines, d'ailleurs, les avis étaient partagés. On argumentait de part et d'autre. La discussion devint même publique et se fit jour dans les feuilles de la ville, notamment dans l'*Ordre*, si nos souvenirs ne nous trompent pas.

M. Lajeunesse fut probablement découragé par ces difficultés, et crut qu'il perdrait à les vaincre un temps précieux.

Dans tous les cas, il avait une foi inébranlable dans l'avenir de sa fille, et il prit un moyen terme qui trancha la difficulté.

En 1864, il partit avec sa famille pour les Etats-Unis et alla s'établir à Albany, capitale de l'Etat de New-York. C'était déjà un horizon plus large et un acheminement vers un théâtre plus proportionné à l'étendue de ses espérances.

Les premiers temps furent difficiles sur la terre étrangère, mais Emma Lajeunesse avait déjà un mérite qu'il était difficile de ne pas remarquer. Elle trouva, d'ailleurs, dans l'évêque d'Albany, Mgr Conroy, un protecteur plein de bienveillance. Il lui fit avoir des leçons dans le couvent de cette ville; elle obtint, en outre, par son entremise, une place d'organiste et de premier soprano dans l'église de Saint-Joseph.

Emma Lajeunesse se rappelle ces jours parmi les plus heureux de son existence, et les grandes émotions qu'elle a éprouvées sur les théâtres d'Europe sont encore impuissantes à effacer le souvenir de ces fêtes religieuses dont le charme, quoique lointain, vit encore tout entier dans son cœur. Le nom qu'elle a pris, d'ailleurs, dit assez quelle touchante mémoire elle garde de cette première période de sa vie d'artiste.

Après un séjour de plusieurs années à Albany, M. Lajeunesse, avec ses économies et celles de sa fille, et à l'aide d'un concert où la population de la ville s'affirma avec une libéralité enthousiaste, se trouva en moyens de passer en Europe.

Emma Lajeunesse avait d'ailleurs rencontré dans madame la baronne de La Fitte une protectrice qui lui fut d'un grand secours dans cette entreprise difficile.

Voilà donc notre jeune musicienne rendue dans cette grande ville de Paris, berceau des arts, terre promise des chanteurs, foyer resplendissant où convergent tous les talents et d'où repartent les réputations établies, comme autant de rayons chauds et lumineux qui vont répandre par le monde les lucres et la flamme du génie.

Elle y trouva, dans sa retraite, Duprez le roi des ténors, qui se consolait de la perte de sa voix en consacrant au service du talent novice encore les fruits de sa glorieuse expérience.

Le maître vit de suite qu'il avait sous la main un sujet précieux, une future *Joïle*, comme on dit en terme du métier.

— Vos nerfs ne sont pas assez solides pour parvenir avec le piano, lui dit-il, surtout avec le piano comme on le traite de nos jours. Vous êtes née rossignol, suivez les instincts de votre race: noblesse oblige.

La jeune fille a eu foi dans la parole du grand ténor: qui oserait dire, maintenant, qu'elle n'a pas eu raison?

Pendant près de deux ans, elle suivit avec zèle les leçons de Duprez, puisant les enseignements de cette bouche même qui avait fait délirer tout Paris. En dehors de son travail réglé, elle écoutait, elle comparait; elle butinait partout et goutte à goutte les inspirations de l'art sur les pages brillantes des maîtres, comme l'abeille butine son miel sur les fleurs choisies d'un parterre.

C'est là qu'a commencé sa vie véritable; c'est à ce contact que son âme sympathique a laissé entrevoir l'éternelle sacrée qu'elle recelait.

Après avoir donné à son élève tous les secrets de son art, Duprez comprit qu'il devait l'envoyer à un maître spécial, pour la perfectionner et la préparer au grand avenir qu'il entrevoyait pour elle.

Emma Lajeunesse partit donc pour Milan où, sur la recommandation de Duprez, elle fut reçue à l'Institut de musique.

Elle eut pour professeur le célèbre Lamberti. Lamberti n'est pas un maître ordinaire, et bien des artistes qu'il a formés lui doivent leurs succès et leurs couronnes.

Quelques années se passèrent en études sérieuses, difficiles, sans trêve. Jamais son courage ne faillit un seul instant; jamais la fatigue ne parvint à terrasser cette frêle créature qui empruntait de sa faiblesse même je ne sais quelle souple et invincible vigueur.

Pendant toute la durée de cet immense travail, cependant, elle avait encore à lutter contre les scrupules de sa conscience qui lui faisaient entrevoir d'une manière saisissante les entraînements de la scène.

A la fin cependant, elle dut céder, et en 1870, elle faisait son début à l'Opéra de Messine dans le caractère d'Amine, de la *Somnambule*, et sous le nom d'Albani que ses succès ont consacré depuis.

C'était un rôle éminemment adapté à son talent fin et délicat; aussi est-ce toujours celui qu'elle a choisi depuis pour ses débuts dans les différentes villes où elle a chanté.

C'était son premier pas dans sa nouvelle carrière; il fut brillant et décisif, et le succès qu'elle remporta ce soir-là dut lui faire oublier du coup toutes les peines qu'il lui avait coûtées. Elle fut rappelée jusqu'à quinze fois devant le rideau.

Le directeur de l'Opéra de Malte se trouvait dans l'auditoire; avant le commencement du second acte, il avait fait signer à Emma Albani un engagement pour l'automne suivant.

En septembre de la même année, la jeune cantatrice débarquait à Malte, où elle était impatiemment attendue. Les Maltais et les résidents anglais, ainsi que les nombreux officiers de l'armée des Indes, qui vont dans cette île se reposer de leurs fatigues, accueillirent avec transport celle qu'ils appelaient le *doux rossignol canadien*. Son début dans la *Somnambule* fut un véritable triomphe.

La renommée de son chant arriva rapidement en Angleterre, et M. Gye, directeur de l'Opéra italien de

Londres, toujours à l'affût des talents nouveaux, engagea la jeune cantatrice pour la saison prochaine.

Elle devait débiter en juillet 1871; mais M. Gye, après l'avoir fait chanter à plusieurs répétitions, jugea que ses nerfs n'étaient pas encore assez trempés pour affronter le public de la grande métropole.

Il remit son début à la saison suivante, afin de lui donner le temps nécessaire pour se préparer à cet acte important.

Elle retourna donc auprès de M. Lamberti et reprit ses études avec une nouvelle ardeur.

Dans l'hiver de 1871-72, M. Lamberti la fit chanter au théâtre de la *Pergola*, à Florence, dans ce même rôle d'Amine qui lui avait déjà valu tant de succès.

"Je vous envoie, avait-il écrit, la musicienne la plus accomplie et la chanteuse la plus parfaite, sous le rapport du style, qui soit encore sortie de mon étude."

Les Florentins virent de suite que le maître ne les avait pas trompés.

L'auditoire de la *Pergola* est peut-être le plus appréciateur de toute l'Italie; or, le *palco scenico* fut jonché de fleurs à chaque apparition d'Albani.

Mais elle obtint son succès le plus éclatant lorsqu'elle joua la partie de Mignon, dans l'opéra de ce nom, par Ambroise Thomas. *Mignon* avait déjà subi une chute regrettable dans quatre différents théâtres d'Italie; et les Florentins avaient naturellement leurs préjugés à son endroit. Emma Lajeunesse, néanmoins, rendit son rôle avec un talent tellement supérieur, que l'auditoire dut faire taire la jalousie nationale pour applaudir au génie du compositeur.

On avait peu compris, en Italie, avant Albani, la grandeur, le sublime de cette composition. Ce fut toute une révélation; et du choc de deux inspirations naquit un enthousiasme dont la gloire rejaillit avec un égal éclat sur le compositeur et sur son interprète.

Ce succès avait consacré le talent de la jeune cantatrice; désormais elle pouvait affronter sans crainte le public et la critique de Londres.

Le mardi, 2 avril suivant, elle subissait le feu de la rampe dans la métropole anglaise. Tout ce que Londres contient de connaisseurs distingués avait voulu aller entendre pour la première fois la grande cantatrice canadienne à laquelle on était fier de reconnaître le titre de sujet anglais.

C'était encore l'Amine de la *Somnambule*.

Ce rôle est très souvent choisi par les sopranos pour leurs débuts, et, naturellement, il provoque des comparaisons sévères que, néanmoins, au dire des critiques de Londres, Albani a pu soutenir avec un avantage dont on avait eu peu d'exemples jusque-là.

Après avoir répété la *Somnambule* dans la même semaine, avec un égal succès, M^{lle} Albani trouva encore des lauriers à cueillir dans la *Lucie* de Donizetti. Sa manière de rendre ce rôle si difficile, qui exige une vigueur et un déploiement de passions extraordinaires, ne fit que confirmer le jugement que le public de Londres avait porté sur la jeune chanteuse. Dès lors, elle eut son droit de cité; et ses apparitions subséquentes, dans les caractères de *Martha*, de *Gilda* (*Rigoletto*) et de *Linda di Chamouni* furent autant de brillants succès.

Il fallait une supériorité incontestable pour pouvoir briller au théâtre de Londres à cette époque. Tous les grands noms semblaient s'y être donné rendez-vous: Adelina Patti, Christine Nilsson, Pauline Lucca, Louise Kellog, Brandt, Miolan-Carvalho, Marmon, Sessi, Parépa-Rosa, fournissaient des points de comparaison dangereux.

Or, M^{lle} Albani a chanté avec la plupart de ces artistes au *Floral Hill Concerts*, et ses succès n'en ont pas été amoindris; loin de là, elle a eu généralement les honneurs du rappel.

Ces premiers succès étaient déjà quelque chose, et plus d'une cantatrice s'en fût contentée. Mais Albani avait de plus hautes aspirations. Il lui fallait le *baptême de Paris*, comme disent les chanteurs.

Le 24 octobre 1872, Emma Albani paraissait pour la première fois devant un auditoire français, au Théâtre-Italien de Paris. Elle était annoncée depuis un mois; toutes les lorgnettes de l'impitoyable critique de la capitale étaient braquées sur elle.

Disons de suite que son succès n'a pas été aussi grand, aussi complet qu'à Londres.

Était-ce l'émotion bien naturelle en pareille circonstance, ou l'excessive sévérité des juges? C'était probablement les deux choses réunies.

M. de Lagenevais, dans la *Revue des Deux-Mondes*, donne de notre cantatrice canadienne une appréciation dont nous transcrivons les passages suivants: Elle nous paraît franche, en dehors, peut-être, d'une légère teinte de préjugé national; car pour M. de Lagenevais, l'Albani est une Anglaise ou une Américaine, ce qui, aux yeux de bien des gens, est la même chose:

"Aux Italiens, l'Albani, que nous venons d'entendre d'abord dans la *Somnambule*, puis dans la *Lucie* et *Rigoletto*, est un talent de rare distinction; maintenant, l'accueil honnête et modéré que nous lui faisons le contentera-t-il, contentera-t-il surtout l'Angleterre qui nous l'envoyait à la recherche d'une position de *diva*? Nous le souhaitons sans oser l'affirmer. L'art de la cantatrice est ici hors de question; mais la voix